

DIEU ET L'ÉTAT

Huitième partie: «LES IDÉALISTES ET L'AUTORITÉ» (*)

Les idéalistes modernes entendent l'autorité d'une manière tout-à-fait différente. Quoique libres des superstitions traditionnelles de toutes les religions positives existantes, ils attachent néanmoins à cette idée de l'autorité un sens divin, absolu. Cette autorité n'est point celle d'une vérité miraculeusement révélée, ni celle d'une vérité rigoureusement et scientifiquement démontrée. Ils la fondent sur un peu d'argumentation quasi-philosophique, et sur beaucoup de foi vaguement religieuse, sur beaucoup de sentiment et d'abstraction poétique. Leur religion est comme un dernier essai de divinisation de tout ce qui constitue l'humanité dans les hommes.

C'est tout le contraire de l'œuvre que nous accomplissons. En vue de la liberté, de la dignité et de la prospérité humaines, nous croyons devoir reprendre au ciel les biens qu'il a dérobés et nous voulons les rendre à la terre. Eux, au contraire, s'efforçant de commettre un dernier larcin religieusement héroïque, voudraient restituer au ciel, à ce divin voleur, tout ce que l'humanité contient de plus grand, de plus beau, de plus noble. C'est au tour des libres-penseurs de mettre le ciel au pillage par l'audacieuse impiété de leur analyse scientifique!

Les idéalistes croient, sans doute, que, pour jouir d'une plus grande autorité parmi les hommes, les idées et les choses humaines doivent être revêtues d'une sanction divine. Comment se manifeste cette sanction ? Non par un miracle, comme dans les religions positives, mais par la grandeur ou par la sainteté même des idées et des choses: ce qui est grand, ce qui est beau, ce qui est noble, ce qui est juste, est divin. Dans ce nouveau culte religieux, tout homme qui s'inspire de ces idées, de ces choses, devient un prêtre, immédiatement consacré par Dieu-même. Et la preuve? Il n'en est pas besoin d'autre; c'est la grandeur même des idées qu'il exprime, et des choses qu'il accomplit. Elles sont si saintes qu'elles ne peuvent avoir été inspirées que par Dieu.

Voilà en peu de mots toute leur philosophie: philosophie de sentiments, non de pensées réelles, une sorte de piétisme métaphysique, cela paraît innocent, mais cela ne l'est pas du tout, et la doctrine très précise, très étroite et très sèche, qui se cache sous le vague insaisissable de ces formes poétiques conduit aux mêmes résultats désastreux que toutes les religions positives: c'est-à-dire à la négation la plus complète de la liberté et de la dignité humaines.

Proclamer comme divin tout ce qu'on trouve de grand, de juste de réel, de beau dans l'humanité, c'est reconnaître implicitement que l'humanité, par elle-même, aurait été incapable de le produire; ce qui revient à dire, qu'abandonnée à elle-même, sa propre nature est misérable, inique, vile et laide. Nous voilà revenus à l'essence de toute religion, c'est-à-dire au dénigrement de l'humanité pour la plus grande gloire de la divinité. Et du moment que l'infériorité naturelle de l'homme et son incapacité foncière de s'élever par lui-même, en dehors de toute inspiration divine, jusqu'aux idées justes et vraies, sont admises, il devient nécessaire d'admettre aussi toutes les conséquences théologiques, politiques et sociales des religions positives. Du moment que Dieu, l'Être parfait et suprême, se pose vis-à-vis de l'humanité, les intermédiaires divins, les élus, les inspirés de Dieu sortent de terre pour éclairer, pour diriger et pour gouverner en son nom l'espèce humaine.

Ne pourrait-on pas supposer que tous les hommes sont également inspirés par Dieu? Alors il n'y aurait plus besoin d'intermédiaires, sans doute. Mais cette supposition est impossible, parce qu'elle est trop contredite par les faits. Il faudrait alors attribuer à l'inspiration divine toutes les absurdités et les erreurs qui se manifestent, et toutes les horreurs, les turpitudes, les lâchetés et les sottises qui se commettent dans le monde. Il n'y aurait donc que peu d'hommes divinement inspirés, les grands hommes de l'histoire, les

(*) Titre de cette partie choisi par *Anti.mythes*.

génies vertueux, comme disait l'illustre citoyen et prophète italien Giuseppe Mazzini. Immédiatement inspirés par Dieu même et s'appuyant sur le consentement universel, exprimé par le suffrage populaire, *Dio e Popolo*, ce sont eux qui seraient appelés à gouverner les sociétés humaines (1).

Nous voilà retombés sous le joug de l'Église et de l'État. Il est vrai que dans cette organisation nouvelle, due, comme toutes les organisations politiques anciennes, à la grâce de Dieu, mais appuyée cette fois, au moins pour la forme, en guise de concession nécessaire à l'esprit moderne, et comme dans les préambules des décrets impériaux de Napoléon III, sur la prétendue volonté du peuple, l'Église ne s'appellera plus Église, elle s'appelle École. Qu'importe? Sur les bancs de cette École ne seront pas assis seulement les enfants: il y aura le mineur éternel, l'écolier reconnu à jamais incapable de subir ses examens, de s'élever à la science de ses maîtres et de se passer de leur discipline, le peuple. L'État ne s'appellera plus monarchie, il s'appellera république, mais il n'en sera pas moins l'État, c'est-à-dire une tutelle officiellement et régulièrement établie par une minorité d'hommes compétents, hommes de génie, de talent, ou de vertu, qui surveilleront et dirigeront la conduite de ce grand, incorrigible et terrible enfant, le peuple. Les professeurs de l'École et les fonctionnaires de l'État s'appelleront des républicains; mais ils n'en seront pas moins des tuteurs, des pasteurs, et le peuple restera ce qu'il a été éternellement jusqu'ici, un troupeau. Gare aux tondus, car là où il y a un troupeau, il y aura nécessairement aussi des pasteurs pour le tondre et le manger.

Le peuple, dans ce système, sera l'écolier et le pupille éternel. Malgré sa souveraineté toute fictive, il continuera de servir d'instrument à des pensées, à des volontés et par conséquent aussi à des intérêts qui ne seront pas les siens. Entre cette situation et ce que nous appelons, nous, la liberté, la seule vraie liberté, il y a un abîme. Ce sera, sous des formes nouvelles, l'antique oppression et l'antique esclavage; et là où il y a esclavage, il y a misère, abrutissement, la vraie matérialisation de la société, des classes privilégiées aussi bien que des masses.

En divinisant les choses humaines, les idéalistes aboutissent toujours au triomphe d'un matérialisme brutal. Et cela par une raison très simple: ce divin s'évapore et monte vers sa patrie, le ciel, et le brutal seul reste réellement sur la terre.

Je demandais un jour à Mazzini quelles mesures on prendrait pour l'émancipation du peuple, une fois que sa république unitaire triomphante aurait été définitivement établie? «*La première mesure*, me dit-il, *sera la fondation d'écoles pour le peuple*». - Et qu'enseignera t-on au peuple dans ces écoles? «*Les devoirs de l'homme, le sacrifice et le dévouement*». - Mais où prendrez-vous un nombre suffisant de professeurs pour enseigner ces choses, qu'aucun n'a le droit ni le pouvoir d'enseigner, s'il ne prêche d'exemple? Le nombre des hommes qui trouvent une jouissance suprême dans le sacrifice et dans le dévouement n'est-il pas excessivement restreint? Ceux qui se sacrifient au service d'une grande idée obéissent à une haute passion, et, satisfaisant cette passion personnelle, en dehors de laquelle la vie elle-même perd toute valeur à leurs yeux, ils pensent ordinairement à tout autre chose qu'à ériger leur action en doctrine, tandis que ceux qui en font une doctrine oublient le plus souvent de la traduire en action, par cette simple raison, que la doctrine tue la vie, tue la spontanéité vivante de l'action. Les hommes comme Mazzini, dans lesquels la doctrine et l'action forment une admirable unité, ne sont que de très rares exceptions. Dans le Christianisme aussi, il y a eu de grands hommes, de saints hommes, qui ont fait réellement, ou qui, au moins, se sont passionnément efforcés de faire tout ce qu'ils disaient, et dont les cœurs, débordant d'amour, étaient pleins de mépris pour les jouissances et pour les biens de ce monde. Mais l'immense majorité des prêtres catholiques et protestants qui, par métier, ont prêché et qui prêchent la doctrine de la chasteté, de l'abstinence et de la renonciation, démentent leur doctrine par leur exemple. Ce n'est pas en vain, c'est à la suite d'une expérience de plusieurs siècles que chez les peuples de tous les pays se sont formés ces dictons: «*Liber-tin comme un prêtre; gourmand comme un prêtre; ambitieux comme un prêtre; avide, intéressé et cupide comme un prêtre*». Il est donc constaté que les professeurs des vertus chrétiennes, consacrés par l'Église, les prêtres, dans leur immense majorité, ont fait tout le contraire de ce qu'ils ont prêché. Cette majorité même, l'universalité de ce fait, prouvent qu'il ne faut pas en attribuer la faute aux individus, mais à la position sociale, impossible et contradictoire en elle-même, dans laquelle ces individus sont placés.

Il y a dans la position du prêtre chrétien, une double contradiction. D'abord celle de la doctrine d'abstinence et de renonciation aux tendances et aux besoins positifs de la nature humaine, tendances et besoins qui dans quelques cas individuels, toujours très rares, peuvent bien être continuellement refoulés, comprimés et même complètement anéantis par l'influence constante de quelque puissante passion intellectuelle

(1) A Londres, j'ai entendu M. Louis Blanc exprimer à peu près la même idée: «*La meilleure forme de gouvernement, m'a-t-il dit, serait celle qui appellerait toujours aux affaires les hommes de génie vertueux*».

et morale qui, en certains moments d'exaltation collective, peuvent être oubliés et négligés pour quelque temps par une grande quantité d'hommes à la fois; mais qui sont si foncièrement inhérents à notre nature qu'ils finissent toujours par reprendre leurs droits, de sorte que, lorsqu'ils ne sont pas satisfaits d'une manière régulière et normale, ils sont toujours finalement remplacés par des satisfactions malfaisantes et monstrueuses. C'est une loi naturelle, et par conséquent fatale, irrésistible, sous l'action funeste de laquelle tombent inévitablement tous les prêtres chrétiens et spécialement ceux de l'Église catholique romaine.

Mais il est une autre contradiction commune aux uns et aux autres. Cette contradiction est attachée au titre et à la position même du maître. Un maître qui commande, qui opprime et qui exploite, est un personnage très logique et tout à fait naturel. Mais un maître qui se sacrifie à ceux qui lui sont subordonnés de par son privilège divin ou humain, est un être contradictoire et tout à fait impossible. C'est la constitution même de l'hypocrisie, si bien personnifiée par le pape qui, tout en se disant le dernier serviteur des serviteurs de Dieu, en signe de quoi, suivant l'exemple du Christ, il lave même une fois par an les pieds de douze mendiants de Rome, se proclame en même temps vicaire de Dieu, maître absolu et infaillible du monde. Ai-je besoin de rappeler que les prêtres de toutes les Églises, loin de se sacrifier aux troupeaux confiés à leurs soins, les ont toujours sacrifiés, exploités et maintenus à l'état de troupeau, en partie pour satisfaire leurs propres passions personnelles et en partie pour servir la toute-puissance de l'Église? Les mêmes conditions, les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. Il en sera donc de même pour les professeurs de l'École moderne, divinement inspirés et patentes par l'État. Ils deviendront nécessairement, les uns sans le savoir, les autres en pleine connaissance de cause, les enseignants de la doctrine du sacrifice populaire à la puissance de l'État et au profit des classes privilégiées.

Faudra-t-il donc éliminer de la société tout enseignement et abolir toutes les écoles? Loin de là. Il faut répandre à pleines mains l'instruction dans les masses et transformer toutes les Églises, tous ces temples dédiés à la gloire de Dieu et à l'asservissement des hommes, en autant d'écoles d'émancipation humaine. Mais, d'abord, entendons-nous; les écoles proprement dites, dans une société normale, fondée sur l'égalité et sur le respect de la liberté humaine, ne devront exister que pour les enfants et non pour les adultes; et, pour qu'elles deviennent des écoles d'émancipation et non d'asservissement, il faudra en éliminer, avant tout, cette fiction de Dieu, l'asservisseur éternel et absolu. Il faudra fonder toute l'éducation des enfants et leur instruction sur le développement scientifique de la raison, non sur celui de la foi; sur le développement de la dignité et de l'indépendance personnelles, non sur celui de la piété et de l'obéissance; sur le culte de la vérité et de la justice quand même, et avant tout sur le respect humain, qui doit remplacer, en tout et partout, le culte divin. Le principe de l'autorité, dans l'éducation des enfants, constitue le point de départ naturel: il est légitime, nécessaire, lorsqu'il est appliqué aux enfants en bas âge, alors que leur intelligence ne s'est pas encore ouvertement développée. Mais comme le développement de toute chose, et par conséquent de l'éducation, implique la négation successive du point de départ, ce principe doit s'amoindrir à mesure que s'avancent l'éducation et l'instruction, pour faire place à la liberté ascendante.

Toute éducation rationnelle n'est au fond que cette immolation progressive de l'autorité au profit de la liberté, le but final de l'éducation devant être de former des hommes libres et pleins de respect et d'amour pour la liberté d'autrui. Ainsi, le premier jour de la vie scolaire, - si l'école prend les enfants en bas âge, alors qu'ils commencent à peine à balbutier quelques mots, - doit être celui de la plus grande autorité et d'une absence à peu près complète de liberté; mais son dernier jour doit être celui de la plus grande liberté et de l'abolition absolue de tout vestige du principe animal ou divin de l'autorité.

Le principe d'autorité, appliqué aux hommes qui ont dépassé ou atteint l'âge de la majorité, devient une monstruosité, une négation flagrante de l'humanité, une source d'esclavage et de dépravation intellectuelle et morale. Malheureusement, les gouvernements paternels ont laissé croupir les masses populaires dans une si profonde ignorance qu'il sera nécessaire de fonder des écoles non seulement pour les enfants du peuple, mais pour le peuple lui-même. De ces écoles devront être éliminées absolument les moindres applications ou manifestations du principe d'autorité. Ce ne seront plus des écoles; ce seront des académies populaires, dans lesquelles il ne pourra plus être question ni d'écoliers, ni de maîtres, où le peuple viendra librement prendre, s'il le trouve nécessaire, un enseignement libre, et dans lesquelles, riche de son expérience, il pourra enseigner à son tour, bien des choses, aux professeurs qui lui apporteront des connaissances qu'il n'a pas. Ce sera donc un enseignement mutuel, un acte de fraternité intellectuelle entre la jeunesse instruite et le peuple.

La véritable école pour le peuple et pour tous les hommes faits, c'est la vie. La seule grande et toute-puissante autorité naturelle et rationnelle à la fois, la seule que nous puissions respecter, ce sera celle de l'esprit collectif et public d'une société fondée sur le respect mutuel de tous ses membres. Oui, voilà une autorité

qui n'est nullement divine, tout humaine, mais devant laquelle nous nous inclinons de grand cœur, certains que, loin de les asservir, elle émancipera les hommes. Elle sera mille fois plus puissante, soyez-en certains, que toutes vos autorités divines, théologiques, métaphysiques, politiques et juridiques, instituées par l'Église et par l'État; plus puissante que vos codes criminels, vos geôliers et vos bourreaux.

La puissance du sentiment collectif ou de l'esprit public est déjà très sérieuse aujourd'hui. Les hommes le plus portés à commettre des crimes osent rarement la défier, l'affronter ouvertement. Ils chercheront à la tromper, mais ils se garderont bien de la brusquer, à moins qu'ils ne se sentent appuyés par une minorité quelconque. Aucun homme, quelque puissant qu'il se croie, n'aura jamais la force de supporter le mépris unanime de la société, aucun ne saurait vivre sans se sentir soutenu par l'assentiment et l'estime au moins d'une partie quelconque de cette société. Il faut qu'un homme soit poussé par une immense et bien sincère conviction, pour qu'il trouve le courage d'opiner et de marcher contre tous, et jamais homme égoïste, dépravé et lâche, n'aura ce courage.

Rien ne prouve mieux que ce fait la solidarité naturelle et fatale qui relie tous les hommes. Chacun de nous peut constater cette loi, chaque jour, et sur lui-même et sur tous les hommes qu'il connaît. Mais, si cette puissance sociale existe, pourquoi n'a-t-elle pas suffi jusqu'à l'heure actuelle, à moraliser, à humaniser les hommes? C'est tout simplement, parce que, jusqu'à présent, cette puissance n'a point été humanisée elle-même; elle n'a point été humanisée, parce que la vie sociale dont elle est toujours la fidèle expression est fondée, comme on sait, sur le culte divin, non sur le respect humain; sur l'autorité, non sur la liberté; sur le privilège, non sur l'égalité; sur l'exploitation, non sur la fraternité des hommes; sur l'iniquité et le mensonge, non sur la justice et sur la vérité. Par conséquent, son action réelle, toujours en contradiction avec les théories humanitaires qu'elle professe, a exercé constamment une influence funeste et dépravante. Elle ne comprime pas les vices et les crimes: elle les crée. Son autorité est par conséquent une autorité divine, anti-humaine son influence est malfaisante et funeste. Voulez-vous les rendre bienfaites et humaines? Faites la révolution sociale. Faites que tous les besoins deviennent réellement solidaires, que les intérêts matériels et sociaux de chacun deviennent conformes aux devoirs humains de chacun. Et, pour cela, il n'est qu'un moyen: Détruisez toutes les institutions de l'Inégalité; fondez l'Égalité économique et sociale de tous, et, sur cette base, s'élèvera la liberté, la moralité, l'humanité solidaire de tous.

Michel BAKOUNINE.
